

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 51

Artikel: La vengeance du gazier
Autor: Berthold, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'est le bourreau de Moudon que Berne avait chargé de cet office (dérision involontaire ! Moudon, l'ancienne et libre capitale du Pays de Vaud !).

La vengeance du gazier.

— C'est-y pas dégoûtant, ces riches ! ça a hôtel, domestiques en livrées, ça roule carrosse et ça donnerait même pas une pièce de quarante sous à un pauvre « employé » qui leur met le gaz toute l'année, si c'est pas...

— Qu'avez-vous donc à parler tout seul ?

C'est le concierge de l'hôtel de N... qui, attiré par le monologue expressif du gazier, lui adresse cette question.

— « Ce que j'ai ! ah ! Dieu de Dieu ! ce que j'ai ? mais c'est votre rat de patron... »

— Monsieur le baron ?

— Oui... Monsieur le baron, puisque baron il y a... eh bien ! vrai, il n'est que ça à faire, votre baron ; tenez je vous fais juge. Moi, je suis un bon père de famille, voilà quinze ans que je suis au Gaz, jamais un reproche, vous savez pour ça, pas un supérieur qui vous dira le contraire, c'est moi qui, toute l'année, suis chargé de vérifier les branchements, les compteurs, etc..., j'ouvre le robinet de M. le baron, quand il arrive à Paris, je le lui ferme quand il s'en va, enfin je suis le gazier, quoi ! Eh bien ! voilà, comme tout le monde à cette époque-ci, je viens souhaiter la bonne année... vous comprenez, n'est-ce pas ?... Donc, tout à l'heure j'arrive, je sonne, un grand diable de domestique vient m'ouvrir et... je lui débite en souriant ma petite affaire. Après m'avoir écouté, droit comme un piquet, le larbin, sans me répondre, s'en va prévenir son maître ; jusque-là c'est bon, je ne dis rien ; mais, voilà-t-il pas que votre baron, que le ciel confonde, ne s'amène pas lui-même comme une furie en s'écriant : « Je ne donne rien ! entendez-vous, rien, rien ! comment, chaque fois qu'il y a un petit accroc à mon éclairage, l'employé du gaz me répond invariablement : Voyez le plombier ; eh bien ! mon cher monsieur, je vois le plombier, en effet, et c'est lui, lui, comprenez-vous, qui aura les étrennes que vous osez me demander. » Là-dessus, il me flanque à la porte. Non, c'est-y pas dégoûtant, je vous demande, un baron argumenter sur des mots ; faire des sâletés comme ça ! Non ; mais dites ?...

— M'en parlez pas, répond comme un écho le portier, ces riches, c'est sans pitié pour le pauvre peuple ! Quand je pense que ce soir, ici-même, M. le baron donne une fête, sûrement qui va lui coûter plusieurs milliers de francs, et qu'il vient de vous refuser une petite étrenne de rien, si c'est pas épouvantable !

— Ah ! ce soir, il y a une fête ?

— Je vous crois, depuis trois jours, les tapissiers bouleversent la maison, c'est un va-et-vient continu, le buffet est confié à Potel, et tenez, rien que pour vous donner une idée, il y aura pour douze cents francs de fleurs.

— Douze cents francs !

— Ah ! si vous voyiez ça, c'est un ruissellement de lumière !...

— De lumière ? de gaz !...

— Ah ! pour ça, M. le baron fait bien les choses, le champagne coulé à flots jusque dans l'office et... dans ma loge les... mais qu'avez-vous ? vous ne m'écoutez plus ?...

— Pardon, je suis pressé, je suis en retard, je...

Et l'employé s'en va en murmurant : « Une fête... un ruissellement de lumière... le gaz !... le gaz !... le gaz !... »

Le bal du baron de N... bat son plein. Il est deux heures du matin, dans les salons danseurs et danseuses enivrés par une valse entraînante se pressent en foule, les couples s'enlacent, se croisent, c'est un envollement de jupes bleues, roses, blanches, un frou-frou ininterrompu de soie, un scintillement de bijoux, de paillettes ; l'air tiède est embaumé par le parfum capiteux des fleurs splendides et rares qui enguirlandent les murs ; dans les boudoirs, quelques groupes de gens, prétendus raisonnables, tripotent « le carton », tandis qu'au buffet, c'est une cohue bigarrée, chatoyante, un remous halétant ; partout enfin, c'est un épanouissement de bonheur, de plaisirs fous.

Soudain, sans aucune transition, sans que rien, une seconde auparavant, le fasse prévoir, les becs de gaz, tous d'un seul coup, s'éteignent, l'hôtel est livré aux ténèbres.

Le premier moment de stupeur passé, chacun croyant à une plaisanterie, éclate de rire.

Cependant le baron, plus qu'étonné, appelle son maître d'hôtel qui, à son tour, appelle successivement tous les domestiques, afin d'avoir l'explication de l'étrange phénomène. Personne ne put dire le mot de cette énigme.

Ma foi, les invités commencent à murmurer, la plaisanterie dure trop. Eperdu, le baron court de droite et de gauche :

« Mais que veut dire cela ? c'est à devenir fou ! » s'écrie-t-il à tout instant.

On essaye de rallumer les lustres, vains efforts ! l'allumette se consume sans qu'un atome de gaz ne s'enflamme.

C'est un sortilège !

On se meut dans le noir, la musique s'est tue, une terrible panique flotte dans l'air, l'effroi s'empare de la foule, de nombreuses personnes se précipitent vers les vestiaires ; mais, là aussi, l'obscurité est des plus complètes.

Enfin, de guerre lasse, on renonce à l'éclairage au gaz ; que faire ? où réclamer ? on est en pleine nuit ! on allume alors les quelques lampes, rares, hélas ! dans une maison où l'on a coutume de se passer de leur secours, on réquisitionne toutes les bougies que l'on peut trouver ; mais elles-mêmes viennent à manquer.

C'est un désarroi général, une déroute complète, les invités s'en vont, les uns en maugréant, d'autres se fâchent, quelques-uns étouffent un fou rire ironique, tandis qu'une voix s'élève et s'écrie, résumant la situation : « Pour un sale tour, c'en est un ! »

Oh oui ! c'est un sale tour, et le pauvre baron, tout le monde parti, désolé, stupéfié, reste seul à contempler, à la lueur de veilleuse d'une petite lampe à pétrole, le spectacle navrant de la salle de bal déserte et de son buffet à peine entamé étalant tristement ses splendeurs désormais inutiles !...

Le lendemain au jour, le premier soin du baron de N... est d'envoyer chercher son plombier.

— « Ceci n'est pas de mon ressort, c'est la prise du gaz qui est fermée, voyez le gazier, » lui dit celui-ci après un examen rapide.

Voir le gazier ! il se souvient maintenant ! Cet honnête employé est venu la veille lui souhaiter la bonne année et... il l'a mis à la porte.

L'explication du phénomène, le mot de l'énigme, le voilà ! Cette prise fermée c'est... *La vengeance du gazier !*

FREDERIC BERTHOLD.

Lo pandoure et la tâtra.

On espèce de pandoure avâi la nortse po allâ râocanâ decé, delé, oquié à medzi. N'étâi pas pi onna crouie dzein ; l'étâi ion dé cliâo lulus qu'ont lè coutès veriès ein long et qu'amont mi vivrè dè l'air dâo teimps que d'allâ affanâ onna dzornâ. N'allâvè dièro demandâ la remonna âi z'hommo, po cein que lo remâofâvont adé dè cein que la tsaropiondze lo tegnâi dinse ; mâ tâtivè dè trovâ lè fennès solettès à l'hotò, et coumeint l'étâi prâo minâmor et que lè savâi totè et iena per dessus, lè fennès s'amusavont à lo fèrè djazâ et lâi baillivont on pou à catson dè l'âo z'hommo.

Quand l'est que lè dzeins aviont fé âo for on étâi quasu sù dè lo vairè arrevâ po tatsi d'avâi on bocon dè tâtra, kâ l'amâvè tant que l'ein arâi prâo rupâ onna demi-pousa.

On dzo que la syndiqua vègnâ d'einfornâ, l'étâi à l'hotò que le doutâvè lè tâtra dè dessus lè folhiès po lè mettrè su lo foncet, quand noutron gaillâ arrevè

— Bondzo à ti, se fâ, sein pi criâ : A-te caupon ?

— Ah ! vo z'êtès que ? que lâi fâ la syndiqua ; que ditès-vo dè bon ?

— Holâ, ma bouna fenna, on n'a pas tant dinâ vouâ ; on cheint lè rattès que sè corattont ; se vo z'avîâ la bontâ dè mè baillî on bocon dè kegno, mè farâi bin plési.

Lâi avâi su la trablia duè tâtrès, iena âi prommès et l'atra âi premiaux.

— Dè quinna volliâi-vo ? que lâi fâ la fenna.

— Eh bin vouaïque ! se reponde lo vilho co-

cardier, hiai su z'allâ tsi la dzudze, et m'ein a bailli dâi duès...

Bonaparte écolier.

M. Arthur Chuquet, l'auteur des belles études sur les guerres de la révolution française, publie actuellement une histoire de Bonaparte, dont on fait de grands éloges. Le premier volume, qui vient de paraître, est consacré à l'école de Brienne où le jeune Bonaparte fit ses premières études — Nous empruntons les intéressants détails qui suivent au compte-rendu que le XIX^e Siècle fait de cet ouvrage, sous la signature André Balz :

Nous savions déjà, avant l'apparition du livre de M. Chuquet, ce qu'étaient Brienne et les écoles militaires établies à la fin du XVIII^e siècle pour la pauvre noblesse de province, que sa pauvreté même éloignait de plus en plus du service du roi. Ces écoles ne pouvaient être appelées « militaires » que par destination, puisqu'on y recevait les enfants à l'âge de huit ou neuf ans et qu'on n'exigeait d'eux à l'entrée, pour toutes preuves de capacité, que de savoir lire et écrire. Encore n'était-on pas toujours intraitable sur ce chapitre. L'inspecteur de ces écoles trouva un jour dans l'une d'elles un boursier du roi, nommé La Trapinière, qui avait dix-huit ans et qui ne savait pas écrire.

En pleine assemblée, l'inspecteur lui dicta ces trois lignes : « C'est avec bien de la honte, monsieur, que je suis forcé d'avouer que de tous les élèves du roi depuis la création de cet établissement, je suis le premier qui en sept années, n'ait pu parvenir à lire et à écrire couramment. » L'infortuné mit une demi-heure à tracer cette phrase. Elle fourmillait de fautes incroyables.

Avec M. Chuquet, nous pénétrons dans le régime intérieur de ces écoles ; nous suivons les élèves dans les études, dans les classes, au réfectoire, au dortoir, dans les salles de récréation. Nous connaissons les camarades de Bonaparte. Nous savons ce qu'ils sont devenus par la suite, ainsi que tous les religieux et employés de Brienne, depuis le père principal jusqu'au concierge. Nous assistons aux classes, nous savons quels auteurs on y expliquait, comment on y enseignait la géographie, l'histoire et les sciences...

Que devient à Brienne le jeune sauvageon transplanté des maquis de la Corse dans les plaines monotones de la Champagne, au milieu de petits hobereaux railleurs, indifférents ou hostiles ? Il parle péniblement le français ; il a la nostalgie de ses montagnes et de ses forêts ; il vénère Paoli comme un dieu. Et ses camarades se moquent de son accent, de sa famille et de son nom ! Et il entend ses professeurs enseigner, après 1769, que la Corse n'est pas terre française, mais pays étranger ! En fallait-il davantage pour exagérer encore son penchant à l'isolement et à la sauvagerie ?

Déjà sombre et renfermé de lui-même, quoi d'étonnant s'il cherche à éviter plus que jamais le contact de camarades qu'il déteste et qui lui rendent avec usure, mépris pour mépris ? Le principal de Brienne avait donné aux élèves de petits jardins qu'ils pouvaient cultiver à leur guise. Bonaparte emploie l'argent qu'il reçoit à entourer le sien de palissades et de piquets. Il y plante des arbrisseaux, il s'y ménage une petite tonnelle où il passait le temps de ses récréations à lire ou à rêver. Et malheur à ceux qui, par curiosité ou par malveillance, osaient le troubler dans son repos ! « Il s'élançait furieux de sa retraite pour les repousser sans s'effrayer de leur nombre. Il ne prenait aucune part aux amusements. On ne le voyait ni rire ni manifester cette joie bruyante que font éclater les écoliers lâchés dans une cour. S'il s'entretenait avec ses condisciples, c'était pour les gronder ou les désapprouver